

« Benjamin » - Henri Lévy

témoin parmi les hommes

de voir. 21 Octobre.

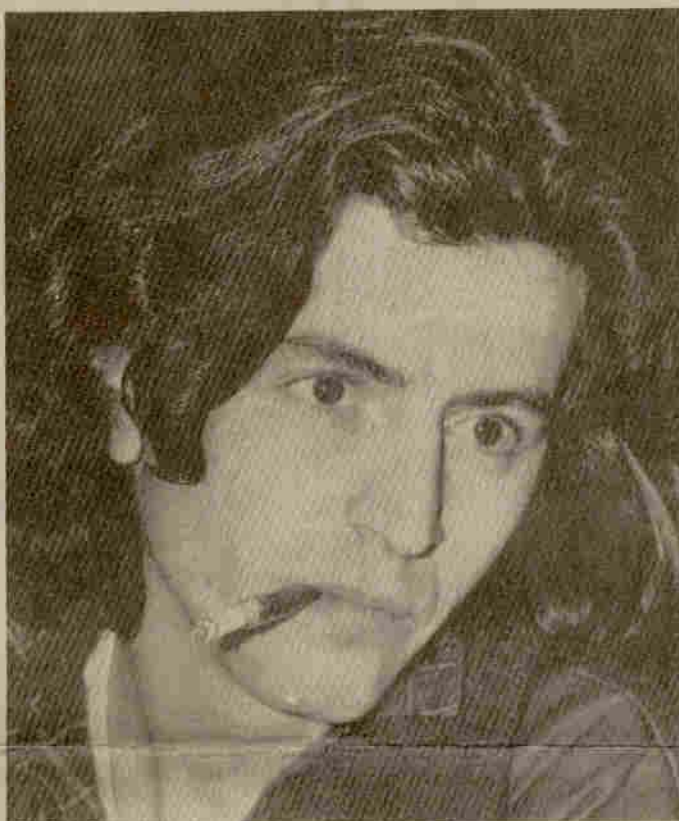
Avec son « Diable en tête », Bernard-Henri Lévy est entré en littérature et plus particulièrement dans cet art si difficile qu'est le roman comme on entre en religion, avec la même fougue, la même espérance, le même entêtement, la même foi qu'un novice prononçant ses vœux. Jugez-en : 500 pages portées jour et nuit pendant trois ans, 500 pages le rongant heure par heure comme un acide, 500 pages éditées par Grasset mais presque 5.000 écrites, réécrites, au fil du temps, des cachettes, des camps et des villes.

Il aurait pu, tel un alpiniste commencer par quelques « classiques faciles » assurer ses prises, sa technique, son rythme, avant d'attaquer un sommet de légende. Mais en grand jeune homme de trente-cinq ans, qui a devant lui l'immortalité, il n'a pas assuré, il a joué « tapis » tout d'un seul coup, comme au poker, comme à la roulette aussi... et il a gagné son livre, sa fresque est fascinante, émouvante, dérangeante aussi.

Philosophe au visage d'adolescent romantique extérieurement, mais nourri de toute la sagesse, la contestation, les interrogations et les angoisses de l'homme moderne, intérieurement Bernard-Henri Lévy le « surdoué » a été comparé à une star par l'Amérique, et attaqué comme un boutiqueur de la culture par ses ennemis, car il en a... Certains ne lui pardonnent pas le « testament de Dieu », « La barbarie à visage humain », « l'idéologie française » ou bien encore « question de principe ».

L'ancien élève de la rue d'Ulm, au beau visage d'Aurélien, a fait aux côtés de De Gaulle (« Le Rebelle »), de Duras Marguerite, de Troyat-Tchekov et de Poirot-« Delpach » et son petit monde, une entrée automnale littéraire remarquable.

Est-il « concourable » ? Pourquoi pas ? Il correspond au profil du testament des deux frères, il en a le talent. Le sera-t-il ? Là, c'est



Bernard-Henri Lévy (Interpress)

être autre histoire. Peu importe d'ailleurs, car il a montré avec son « Diable en tête » qu'il savait tenir non seulement la distance, mais qu'il savait faire la course dans le peloton — rare — des leaders.

Au-delà de ses personnages futiles, agaçants, crispants, odieux, ignobles, « bêtes », amers ou maudits, son livre est avant tout le constat non pas d'une époque mais du Vieux-Monde, ou du moins de ce qu'il en reste, à quelque quinze ans seulement du deuxième millénaire consacré peut-être aux étoiles.

Qu'avez-vous fait de nos quarante dernières années ? Que faire aujourd'hui ?

Qu'allons-nous devenir ? Nous, les héritiers et les survivants de vos naufrages dans ce « tout qui fout le camp », dans cette mauvaise Histoire qu'on subit et qu'on n'écrit plus ?

« Benjamin » c'est un peu, c'est beaucoup de Bernard-Henri Lévy. C'est à la fois le « diable » avec tout ce qu'il y a d'hor-

reurs-le. Entre ces cinq « bornes frontalières » il y a la quête du fils pour connaître le vrai visage de son père, un ancien du front de l'est, qu'on a gommé des mémoires, il y a la futilité d'une mère et le pouvoir de la femme, il y a la chair, belle comme un péché, sale comme un cancer, il y a des trahisons d'amants, voleurs volés et victimes, il y a encore l'amour, la mort, la révolte, la pourriture, la révolution, le terrorisme, les Palestiniens, les Juifs, les catholiques, les bien pensants, l'amertume et la chaleur des âmes, la course aux Chimères, le bonheur-malus et la cavale du lemming solitaire.

Dans le décor du Paris de l'occupation d'hier à la Jérusalem délivrée d'aujourd'hui, « Benjamin » promène son ombre destructrice comme « M le maudit » dans le film de Lang, saccageant tout sur son passage avec une sensuelle barbarie, pour tenter d'exorciser un passé qui ne lui appartient pas et qu'il a fait sien... Lisez, relisez, les pages 458, 460, 461, 498, 499. Elles sont le livre, le message, le cri, le coup de gueule... le diamant noir. Il explose comme une grenade d'attentat...

« Tristesse, amertume, regret... »

On meurt comme on a vécu en l'occurrence comme un chien.

On meurt comme on rate une marche.

Tel un cadavre de hasard, dirait le poète.

Au finish, il est trapu ce « B.H.L. », un vrai chemin de croix à faire. Arriver au point final, demande la vaillance d'un torero et des nerfs en cordes de piano.

Dix fois j'ai jeté le bouquin à travers la pièce, dix fois je l'ai repris. Parce qu'il était fort et brûlant comme un métal en fusion. Au souffle de la guerre, s'oppose ici, le souffle de la paix, plus destructeur encore, car « Le diable en tête » n'aura jamais de FIN.

Ces cinq cents pages éditées par Grasset, rappe-

André BORETTI

LE voilà, le roman le plus attendu de la rentrée. Attendu avec des mitraillettes, s'entend. Il ne faut pas se leurrer sur le « statut » de Bernard-Henri Levy dans la jungle parisienne. Il en est le jeune loup le plus choyé et le plus craint, le plus insolent et le plus dérangeant. Il est donc à la merci du moindre faux pas, du moindre ratage de marche. Il ne se trouvera, il le sait, personne pour le ramasser. Ce n'est pas cela qui lui dictera la prudence.

La prudence aurait été de peaufiner un quatrième essai-pavé dans la mare, une méditation-provocation de plus, sa collection d'automne en prêt-à-penser idéologique pour salons branchés. Ce serait mal connaître notre homme qui est avant tout à la recherche de lui-même, en quête de sa définition et qui sait, depuis le début, qu'il est un écrivain. Reste à le prouver, bien sûr.

Et ce n'est pas si simple lorsque, comme lui, on n'a rien de l'autodidacte, de l'improvisateur qui a appris à écrire en lisant des séries noires entre deux courses de taximan. Bernard-Henri Levy est un pur produit de l'université française des années 60-70, un ancien de la rue d'Ulm, un disciple d'Althusser, un habitué du séminaire de Lacan. Un décortiqueur émérite, en d'autres termes, un subtil coupeur de cheveux en quatre. Menacé, comme toute l'intelligentsia para-structuraliste, d'impuissance créatrice. On mesurera un jour, en effet, le tort énorme fait à l'imagination par des inventeurs de grilles qui ont tenu le haut du pavé à Paris si longtemps. Car il n'est pas simple de s'émanciper de prisons conceptuelles auxquelles on a librement consenti.

Un pas de plus

Bernard-Henri Levy, lui, a eu le cran de rompre ses entraves. Ses essais, déjà, ne correspondaient pas à toutes les normes universitaires et quelques mandarins n'ont pas manqué de le lui rappeler. Il n'a jamais eu un goût immodéré pour les notes en bas de pages, les vérifications maniaques, les contrôles obsessionnels. Il a préféré créer de la pensée plutôt que de la compiler. Il est vrai que la plus grosse part de la littérature philosophique depuis vingt ans est du travail de remâchage, de relecture, de la phraséologie qui s'avérera sous peu parfaitement vaine, autour de quelques textes matriciels de Hegel, de Marx, de Heidegger, la France se contentant d'écrire dans les marges des génies allemands.

Mais voici que Bernard-Henri Levy fait un pas de plus, et nous écrit un roman, un roman-roman, palpitant comme du Le Carré, drôle comme du Malamud, bouleversant comme du Dostoïevski, car son ambition est de cet ordre : nous donner une version des *Possédés* à l'usage de notre temps, mais en se souvenant que son auteur avait trouvé

Le roman de Bernard-Henri Levy : coup d'essai, coup de maître !

une partie de ses recettes chez Eugène Sue. C'est là qu'est le scandale de ce livre qui sera traduit un peu partout mais fera grincer des dents dans sa langue d'origine : il y a longtemps, à Paris, qu'on pratique l'intimidation contre l'imaginaire et le souffle de la fiction, qu'on relègue ceux qui se piquent d'en avoir parmi les faiseurs et les marchands de soupe. D'où l'épouvantable abîme qui sépare, en France, les romans qui se lisent de ceux qui s'étudient. Régine Deforges à la vitrine des libraires, Hélène Cixous au programme de la licence : ce genre de divorce tue une littérature.

Hypothèses osées

Levy abolit magistralement cette discrimination : son roman, *Le Diable en tête*, ne fournira pas moins de matière à la polémique que ses essais. Il faut souhaiter qu'il en soit ainsi : libéré par la fiction, il ose des hypothèses sur les origines et les motivations des mouvements révolutionnaires des deux dernières décennies que personne n'avait tentées, du moins en français, jusqu'à maintenant. Mais il n'en demeure pas moins qu'il se lit dans la fièvre, ce livre, qu'il fascine, qu'il séduit, qu'il amuse, qu'il passionne, qu'il effraie souvent, qu'il

éblouit aussi souvent, bref, qu'il fait jouir comme ne peuvent le faire que les vraies œuvres d'art.

On dira : retour du signifié, retour du référent, effet de reconnaissance, mimésis. Eh bien, oui ! que diable, justement ! Levy ne s'attarde pas aux problèmes de forme, son livre est d'ailleurs sur ce point, d'une lumineuse simplicité. Composé de cinq parties qui sont soit des dispositifs de narration hérités du XIX^e, comme le journal intime, la correspondance, la confession, soit des techniques plus contemporaines comme l'entretien ou la déposition, il joue de ces cinq strates de récit qui ont chacune



B. H. L. au naturel (en haut, à droite) et vu par Levine, qui le croqua au moment où les « Nouveaux Philosophes » faisaient leur percée aux États-Unis.

ui-même
, s'il ne
manqué
ague, un
orage in-
tiennent
au-delà
t un dé-
u feu de
cène ses
e toutes
ême, un
ces figu-
s grands
us réels
chair et
mouve-
mmense
nçaises :
ns doute
est, res-
rner, est

CKER.

*Diable en
brairie à*

même temps que, j'en conviens, et
l'aspect le plus trouble de ma
fascination. Si j'essaie de réflé-
chir à ce que pouvait bien être
cette fêlure, cette fissure, ce mi-
nuscule défaut dans la cuirasse
par où « fuyaient » en quelque
sorte tous ces augures heureux, il
y a un certain nombre de traits
qui me reviennent et qui, même
s'ils ont l'air un peu disparate,
n'en conspiraient pas moins, je le
sentis assez vite, au même fonda-
mental gâchés. Par exemple, cet
homme doué, je viens de vous le
dire, de tous les talents, n'avait
bizarrement pas de goûts. Et
quand je dis pas de goûts, cela
veut vraiment dire pas de goûts
— ni celui de la peinture, qu'il
connaissait à peine; ni celui de la
musique, où il n'entendait rien;
ni celui des livres, qu'on lui avait
désappris, disait-il, de lire pour
le plaisir; ni celui des films, du
sport, des fêtes ou des voitures;
ni même celui du temps qu'il
faisait et qu'il ne percevait réel-
lement qu'après coup, le soir ve-